

Yves de Chazournes

L'épopée de
MANDRIN
Le bandit bien-aimé

Ancien journaliste (*Radio Monte-Carlo, Le Quotidien de Paris, Le Parisien-Aujourd'hui en France*), Yves de Chazournes a également réalisé des reportages pour la télévision. Particulièrement intéressé par les personnages qui sortent de l'ordinaire, il est l'auteur de plusieurs ouvrages : *Confessions d'un voleur d'art* (co-écrit avec Stéphane Breitwieser, éditions Anne Carrière, 2006) ou l'histoire d'un jeune homme qui a dérobé des centaines d'œuvres d'art dans toute l'Europe, non pour les vendre mais pour se constituer un petit musée personnel dans sa chambre d'adolescent attardé ; *L'aventure des pôles* (éditions Place des Victoires, 2010) qui relate la découverte des confins de la planète, puis *Un géant et des hommes* (éditions Place des Victoires, 2012) sur ces alpinistes qui ont tenté de gravir l'Everest avant de le vaincre. Enfin, *Bayard, le chevalier oublié* (Fayard, 2022). Aujourd'hui retiré près de Grenoble, au pays de Mandrin, il s'est attaché à ce personnage, lui aussi hors du commun.

À mes chers compagnons de feu [le](#) *Quotidien de Paris*,
Pierre Assouline, Philippe Dufay, Jean-Louis Marzorati et
Jean-François Mongibeaux, mandrins amoureux de la dive
bouteille, amateurs de bonne chère et aventuriers volontiers
rebelles, usant de la plume plutôt que du fusil.

Prologue

Quand on veut s'intéresser à Mandrin, et que l'on découvre tout ce qui a été écrit depuis près de trois cents ans à son propos, cela donne le vertige. Son aventure de contrebandier a duré à peine plus d'une année, et pourtant, très vite, la légende s'est emparée de lui, et a donné lieu à des centaines d'ouvrages, biographies, romans, mémoires, épitaphes, poèmes, feuilletons, études, bulletins de sociétés savantes, bandes dessinées. Et le théâtre n'est pas en reste. Des dizaines de pièces – comédies, théâtre de boulevard, tragi-comédies, drames, opérettes – ont été montées à Paris, en province, et ailleurs en Europe. Le cinéma, dès l'époque du muet, la télévision ensuite, se sont également intéressés à lui.

Peu d'hommes, pour une histoire si courte, ont suscité une telle profusion de créations. Et jamais, certainement, pour un hors-la-loi.

Il doit bien y avoir des raisons à un tel engouement.

L'homme fascine ou révulse, c'est selon, mais il ne laisse personne indifférent. Et si son souvenir s'est largement estompé de nos mémoires, il reste intact dans sa région d'origine, le Dauphiné, et encore plus vivace du côté de son village natal, Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, près de Grenoble. Des fêtes y ont lieu régulièrement pour célébrer celui qui est encore considéré là-bas comme un héros, un autre Robin des Bois, ce qu'il n'était vraiment pas, on pourra s'en rendre compte.

Nombre de chanteurs de renom ont chanté *La Complainte de Mandrin* : « Nous étions vingt ou trente brigands dans une bande, tous habillés de blanc, etc. »

Julien Clerc, Bernard Lavilliers, Yves Montand, Guy Béart, Jean-Claude Pascal, Colette Renard, Dorothée et bien d'autres l'ont chantée en public. Renaud aussi, qui a enregistré cette complainte dans son dernier album. Les paroles n'ont pas grand-chose à voir avec la réalité, mais cela n'a guère d'importance.

Mais qui était donc ce Mandrin pour faire tant de bruit ?

Un mauvais garçon, chef d'une famille nombreuse qui, par désespoir et pour se venger des Fermiers généraux, ces percepteurs d'impôts richissimes qui l'ont ruiné, se lance dans la contrebande comme de très nombreux compatriotes. Mais lui sort du lot par son panache, son appétit de vie, sa bonne humeur, son humour et ses coups de main audacieux. En vrai

chef de guerre, il étonne ses contemporains par sa science militaire, les cavalcades de ses hommes, rapides comme l'éclair, et son art de se moquer de ses puissants ennemis pour s'attirer la sympathie du peuple accablé d'impôts. Il ridiculise les milices de la Ferme, les gendarmes de la maréchaussée, les dragons et les hussards de l'armée française qui par dizaines de milliers, le pourchassent à travers une petite douzaine de régions : Dauphiné, Franche-Comté, Auvergne, Forez, Velay, Vivarais, Rouergue, Limousin, Bourgogne, Guyenne, Provence.

Son supplice et sa mort glorieuse parachèveront une vie aventureuse, pleine de sang et de fureur, de rebondissements et de drames. Une vie qui ressemble déjà à un roman.

Lorsque les Fermiers généraux, le gouvernement et l'armée, n'ont pas d'autre choix que de lancer les soldats français violer une frontière et aller cueillir Mandrin en territoire étranger, la Savoie, en se comportant comme des soudards, cela provoque des réactions en chaîne inquiétantes. Le roi Louis XV lui-même, déjà préoccupé par une guerre qui se prépare avec l'Angleterre, est contraint de s'humilier publiquement pour empêcher les Savoyards de se jeter dans les bras de ses ennemis britanniques. Bel exemple « d'effet papillon » : à l'origine, un petit malfrat qui fait de la contrebande, et pour finir, en raison de maladresses en cascades, le risque d'une guerre.

Grande était la popularité de Mandrin vivant ; mort, elle va rapidement se transformer en légende. En légendes

devrait-on dire, tant on a brodé sur sa vie de contrebandier. Une légende noire tout d'abord, dès l'année de sa mort, pour tenter de contrebalancer les ouvrages louangeurs, publiés cette même année 1755. En particulier, *L'Histoire de Louis Mandrin, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, avec un détail de ses cruautés, de ses brigandages et de son supplice*, mais aussi *La Mandrinade, ou l'histoire curieuse, véritable et remarquable de la vie de Louis Mandrin* et quelques autres publications. Tous ces écrits, sortis en centaines de milliers d'exemplaires, vont être colportés dans le pays pour faire du chef contrebandier un portrait abominable.

À en croire ces élucubrations, sa mère a accouché d'un monstre velu. Son père qui « n'allumait sa forge que pour faire de la fausse monnaie » est contraint de l'épiler pour le rendre à peu près présentable. Le bébé Mandrin qui a toutes ses dents à la naissance, mord cruellement sa mère en la tétant, comme il mordra les nourrices qui suivront, et même les vaches, dernière solution trouvée pour lui donner du lait. D'ailleurs il préfère la viande qu'il mange crue.

À trois ans il tire sur les passants avec les pistolets de son père. Jeune homme, il s'enrôle dans l'armée, déserte aussitôt, tue son ancien capitaine venu lui rendre visite, et organise une bande de malfaiteurs, contrebandiers et faux-monnayeurs. Dans une grotte il tue une jeune fille qui s'est refusée à lui, et il fait signer ses compagnons de leur sang, un parchemin dans lequel ils s'engagent à le suivre jusqu'à la mort. Dans une

autre version, il tue un enfant, verse son sang dans un vase, et ses compères contrebandiers doivent y plonger la main pour signer le document. Après quoi, l'enfant est découpé en morceaux. Bref, ses détracteurs anonymes rivalisent d'imagination dans l'horreur.

Une autre légende, rose celle-là, est déclinée à l'infini jusque dans des ouvrages du xx^e siècle. Mandrin dans ces fictions est très amoureux et il est prêt à tout pour conquérir le cœur de ses belles, Anne, Diane et le plus souvent Isaure. Dans un ouvrage, il se fait passer pour un riche seigneur, le baron de Mandar, s'habille noblement, apprend les bonnes manières, prend des laquais, des équipages, et avec l'aide d'un camarade dans la confidence, tente de séduire une jeune Isaure, précisément, qui vient de perdre son père. Auparavant il a cherché refuge dans la région et jeté son dévolu sur un château fort habité par la veuve d'un baron qui vient de mourir. Avec quelques-uns de ses compagnons, il va imaginer une série de tours, plus pendables les uns que les autres, avec force déguisements, bruits de chaînes, diables, torches enflammées, avec en prime, la participation d'un ours et d'un singe moqueur. De quoi effrayer pour longtemps la baronne et ses amis jusque-là incrédules, venus lui tenir compagnie.

Voilà donc le château à la disposition des contrebandiers, jusqu'au jour où, bien sûr, certains d'entre eux sont attrapés.

En prison, sous la torture, ils dénoncent la supercherie de leur chef. La maréchaussée vient se saisir de Mandrin, alors en train de roucouler aux pieds de sa promise.

Isaure, prête à épouser son faux seigneur et vrai scélérat, se sent affreusement trahie et court se réfugier dans un couvent.

Ces imaginaires romances amoureuses compensent la notable, et dirons-nous, regrettable absence de femmes dans la vraie vie de Mandrin telle qu'elle a été reconstituée au fil du temps par les auteurs attachés à la vérité. L'homme ne voulait pas se laisser distraire de sa mission par le moindre attachement féminin qui l'aurait affaibli.

À la fin du xx^e siècle, un romancier, Patrick Drevet, dans son succulent et truculent *Rire de Mandrin*, mêle les aventures vraies du contrebandier avec des histoires amoureuses joliment troussées. Mais au milieu des femmes qui peuplent son ouvrage, il imagine un Mandrin bisexuel. Tous les auteurs parlent du jeune Jean d'Huet de Saint-Pierre, pas même vingt ans, et de son drôle de sobriquet : Jambon. C'est l'ami le plus proche de Mandrin. Il est capturé en même temps que son chef dans la chambre d'un château savoyard et sera exécuté à Valence juste après lui. Dans ce roman, l'ami de Belle Humeur, le surnom de Mandrin, devient son amant. Tout romancier qu'il soit, Patrick Drevet semble avoir pénétré l'âme du contrebandier, mieux que beaucoup d'exégètes.

Au tout début des années 1900, l'écrivain franco-luxembourgeois Frantz Funck-Brentano publie l'ouvrage

qui depuis, fait référence, augmenté par la suite et souvent réédité : *Mandrin, capitaine des contrebandiers*.

Tous les auteurs qui se sont succédé ensuite, ont repris son livre, chacun y ajoutant des éléments nouveaux, des détails supplémentaires puisés dans les rares archives qui n'avaient pas encore été explorées. Depuis, on reproduit à peu près la même histoire, à la différence que certains auteurs sont favorables et d'autres très critiques vis-à-vis du personnage, en partant des mêmes faits. Ces dernières années, d'autres auteurs se sont efforcés de repartir *Sur les traces de Louis Mandrin*. Guy Peillon en particulier, ce chercheur acharné qui n'a cessé de fouiller dans de nouvelles archives pour rectifier, selon lui, certaines erreurs. Corinne Townley, en 2018, prétendant écrire *La véritable histoire de Mandrin*, est la dernière à avoir retouché le portrait de Mandrin, grâce aux archives du Sénat de Savoie qu'elle a pu consulter.

Faisant mes propres recherches, j'ai puisé en outre dans différents fonds pour apporter ma modeste pierre à l'histoire de cet homme peu ordinaire : le fonds « Chenavaz » d'une part, recueilli par la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Grenoble, du nom de ce grand connaisseur de Mandrin et ancien maire de son village natal. D'autre part, le fonds « Albert Blain », un ensemble de près d'une centaine d'ouvrages dont ce vice-président des bouquinistes des bords de Seine, passionné par Mandrin, a fait don à la mairie de sa ville, Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs.

N'étant pas historien mais me souvenant d'avoir été journaliste, j'ai tenté d'observer un certain détachement et de garder de la distance vis-à-vis du contrebandier dauphinois, ce qui n'était pas aisé : entre Guignol et Flageolet, entre les gendarmes et les voleurs, on sait bien de quel côté penchent les Français, volontiers rebelles lorsque l'on ne touche pas à leurs intérêts.

Alors? Mandrin était-il un bandit au grand cœur ou un vulgaire brigand criminel? Au lecteur de choisir...

Chapitre 1

MANDRIN, CAPITAINE DE LA BRIGADE DES MULES

Les raisons de la colère de Louis Mandrin proviennent de loin... elles viennent d'Autriche. Bien loin donc, de son petit village de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, aux portes de Grenoble, dans le Dauphiné.

Pour le moment, en cette fin de printemps 1748, Louis est heureux, lui que ses amis appellent Belle Humeur, parce qu'il passe son temps à rire entre deux verres de vin et une bouffée de tabac. Il est heureux et pourtant la France est en guerre, une guerre oubliée de presque tous aujourd'hui, une véritable mini-guerre mondiale qui s'est déroulée en Europe, en Amérique, aux Antilles et jusque dans les Indes, tout au long d'une quarantaine de batailles sur terre et sur mer, dont la moins méconnue est la bataille de Fontenoy, et qui aura coûté pas loin d'un demi-million de morts. C'est la « guerre de

succession d'Autriche», qui voit s'affronter durant huit ans les pays qui reconnaissent la jolie Marie-Thérèse, vingt-trois ans, fille du défunt empereur Charles VI de Habsbourg, comme la légitime souveraine de l'Autriche, et ceux qui ne veulent pas d'elle. D'un côté l'Angleterre, la Russie, les Provinces-Unies, le royaume de Piémont-Sardaigne et l'Autriche, de l'autre la Prusse, la France, la Bavière, l'Espagne, la Suède, le royaume de Naples et la République de Gênes.

L'un des innombrables théâtres d'opérations se trouve dans le Piémont, et c'est là qu'a prévu d'arriver Mandrin à la tête d'une petite centaine de mules et de mulets. Lui, le maquignon, qui fréquente les foires et les marchés pour vendre et acheter des bestiaux, a eu vent d'une belle affaire à réaliser : conduire en Italie un troupeau de bêtes de somme pour transporter depuis la France des fardeaux de provisions dont a besoin l'armée française du maréchal de Belle-Isle. N'ayant pas assez d'argent, il s'est associé avec deux autres marchands de son pays, Pierre Jacquier et Claude Brissaud. Ils sont tous trois les représentants d'une banque lyonnaise, Archimbaud, Dubois et cie, et le contrat est signé pour le transport de «cent moins trois mules et mulets bâtés et harnachés».

À la mi-mai, les animaux arrivent en Arles pour être contrôlés par les inspecteurs de l'armée et marqués au fer rouge. Ils sont bons pour le service. Les deux marchands associés rentrent chez eux, tandis que le jeune Louis va effectuer le travail pour lequel il sera payé, mission après mission.

Il est nommé « capitaine de la brigade des mules », ce qui le rend particulièrement fier, lui qui est né pour commander aux hommes comme aux animaux. Il aura donc sous ses ordres quantité de palefreniers, valets d'écurie et conducteurs de mulets. Et lorsqu'il se met en route pour sa première livraison de fournitures à l'armée de Provence de l'autre côté des Alpes, Belle Humeur, effectivement, est heureux : il aime l'action, la nature avec ses paysages de plaines et de montagnes abruptes qu'il découvre à chaque pas avec la Méditerranée en arrière-plan, il aime l'aventure et l'autorité que lui confère son titre de capitaine. Surtout il sera riche, lui qui se débat dans les problèmes d'intendance depuis que son père est mort il y a six ans et qu'il doit, en tant qu'aîné, assurer la subsistance de sa famille de quatre frères et quatre sœurs. Il met toute son énergie et sa vaillance à assurer le transport de blé, de bois, de riz, de pain, d'un côté à l'autre de la montagne.

Mais au fil des jours, la chance qui lui a souri l'abandonne peu à peu. On ne connaît ses itinéraires que par la litanie de ses malheurs : 7 juin 1748, lors d'un transport de riz de Villefranche à Menton, un mulet meurt sous le poids de sa charge ; 10 juin, deux de ses bêtes tombent dans un ravin en dévalant la montagne de la Turbie au-dessus de Monaco, et puis encore une autre lorsqu'il transporte du pain avant d'arriver à Menton. 28 juin, transport de farine à Vintimille, deux mules dégringolent au fond d'un précipice. 7 juillet, on demande à Mandrin d'aller chercher aux Cuses, à la frontière

italienne, le bois nécessaire pour alimenter les fours de Menton, et deux mulets tombent on ne sait comment d'une terrasse avec leur chargement. Le 9 juillet sur le chemin de San Antonio, près de Turin, alors que sa brigade transporte du pain, un mulet de plus trépassé.

Le jeune capitaine ne perd pourtant pas courage. Jusqu'à ce que la catastrophe arrive. Bonne nouvelle pour tout le monde, sauf pour lui : la guerre est finie ! Un traité de paix est signé et les troupes du maréchal de Belle-Isle sont licenciées. Et avec elles, la petite brigade de Louis. Son aventure rêvée n'aura duré qu'à peine deux mois, et sur la route du retour, la rengaine de ses malheurs va se prolonger : une maladie terrible frappe son troupeau et il perd une demi-douzaine de mules et de mulets dont il va jeter les carcasses dans la mer pour éviter la contagion. Par peur de perdre d'autres animaux, harassés et en triste état, il se résout à en vendre quarante-six, ou plutôt à les brader. Lorsque le jeune homme si fier il y a deux mois, aujourd'hui si honteux et dépité, rentre à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, il ne conduit plus que seize mulets qu'il va parquer tristement hors de son village, dans un champ, près d'un ruisseau qui borde le château de Tallard. Les habitants viennent bien crier misère avec lui, le consoler, rien n'y fait. On voit souvent Mandrin, si enjoué d'habitude, rester assis de longs moments, sous le manteau de la grande cheminée de la maison d'un ami de la famille, silencieux, immobile, les coudes sur les genoux et la tête dans

les mains. Les deux marchands qui s'étaient lancés avec lui dans cette aventure lui prennent une douzaine de bêtes, il en gardera cinq pour lui-même. L'un de ses anciens associés, Pierre Jacquier, est solidaire et prendra une partie des pertes à sa charge ; l'autre, Claude Brissaud, ne l'est pas du tout, il lui intente un procès pour une supposée malversation... un dernier coup de pied de l'âne ! Procès qu'il perdra.

On lui conseille de toutes parts de se défendre et il retrouve un peu de combativité. Il réclame aux autorités militaires des dédommagements pour la perte de ses animaux et le remboursement de sommes qui lui sont dues. Mais l'armée a confié à la puissante Ferme générale, qui par ailleurs collecte les impôts et les taxes sur le sel, le tabac, les tissus imprimés venus des Indes, d'Angleterre et de Suisse mais interdits en France, la gestion de son approvisionnement.

Mandrin reprend la plume et s'adresse donc aux Fermiers généraux qui lui rappellent sèchement que par contrat, seules les bêtes tuées ou prises par l'ennemi et celles encore qui sont mortes en traversant des gués prêtent à dédommagement. Pas d'argent donc, aucune compensation... quant aux sommes qui lui sont promises, il les attend toujours.

Mandrin est ruiné et la Ferme générale devient dès lors son ennemie personnelle ; il nourrira à son égard une haine qui ne s'éteindra jamais et qui fera de lui un futur contrebandier.

Mais la véritable histoire de Mandrin n'a pas encore réellement commencé.

Il faut d'abord parler de son enfance, de la violence qu'il mêlait à ses rires et qu'il tient de sa mère. N'a-t-elle pas failli immoler par le feu une voisine en 1740, alors que Louis n'avait que quinze ans et sa petite sœur, Marie, quatorze ? Cette scène d'un autre âge se passe dans la maison de famille des Mandrin, une maison doublée d'une sorte de grand préau sous lequel on faisait commerce, on discutait, on concluait des affaires, on achetait de la mercerie et on buvait. À l'étage, Marguerite Veyron-Churlet, la mère de Louis, a fait venir une femme du bourg, Michelle Vinoy, avec en tête l'idée de la punir. La maîtresse des lieux en est certaine, c'est cette villageoise, à la réputation de sorcière parce qu'elle a quelques dons occultes, qui a ensorcelé sa fille Marie, sujette à des convulsions et des crises de nerfs. Un bûcher a été préparé dans une des chambres et il y a à présent une quarantaine de personnes qui se pressent dans la maison, attirées par une curiosité malsaine. La jeune Michelle Vinoy, qui porte un enfant dans les bras, est effarée ! Elle ne comprend rien aux vociférations de cette foule qui la menace en exigeant qu'elle retire le sort qu'elle a jeté sur Marie. Dans la chambre, il y a du beau monde, en particulier un abbé, un chirurgien, un notaire, un laboureur. Il y a aussi Guigue Treillard, tailleur de son état. On déboutonne le haut de la robe bleue de la malheureuse jusqu'à la poitrine, on retrousse ses manches et on la débarrasse de son bébé. Le dénommé Treillard, le plus virulent, pousse Michelle Vinoy vers le feu que l'on a

allumé avec un peu de paille arrachée d'un lit. Les flammes commencent à lécher le corps de la jeune femme en larmes, lorsque quelqu'un s'avise enfin de jeter une bassine d'eau sur le feu. Le père de Mandrin, François, qui jusque-là s'était fait le complice soumis de son épouse, met fin à cette mascarade dramatique qui aura duré deux heures. Il s'agissait simplement de lui faire peur, dira-t-il un peu plus tard, ce qui ne l'a pas empêché d'être condamné à la prison, ainsi que deux de ses acolytes dont Guigue Treillard. Pour éviter d'être incarcéré, le père de Louis Mandrin s'acquittera d'une belle somme versée à la famille de la pauvre « sorcière ». Quant à la mère de Louis, Marguerite, l'instigatrice de cette sinistre action punitive, elle aura regardé la scène sans broncher, sans faire un geste pour secourir sa victime.

Voilà de qui tient l'aîné des Mandrin. Deux ans plus tard en 1742, disparaît son père, bourgeois relativement prospère de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, à la fois maquignon, épicier et négociant. Louis devient brutalement chef de famille à dix-sept ans. Il reprend avec application le métier de son père qu'il avait souvent suivi dans ses déplacements de foire en foire, de Beaucroissant à Voiron. Mais sa nature violente l'entraîne à faire les quatre cents coups, à fumer continuellement et à boire sans modération dans les cabarets. Parfois, comme des fulgurances, son caractère éruptif lui fait commettre des excès condamnables.